

et l'ingéniosité de la main ne suffisent pas toujours à faire vivre des improvisations heureuses et faciles, qui ne furent qu'un jeu pour leur auteur même.

Mais quand un artiste a écrit *Samson*, la *Symphonie avec orgue*, les quatre *Poèmes symphoniques*, les concertos de piano, de violoncelle ou de violon, le *Déluge*, le deuxième acte de *Proserpine*, et tant d'autres compositions qui atteignent à la pure Beauté, il a enrichi le domaine de l'art avec des œuvres qui comptent parmi les titres de noblesse des hommes.

L'histoire des lettres et des arts ne permet plus de croire à une immortalité continue et continûment radieuse. Sans trop remonter à travers les âges, un Ronsard, un Watteau ont été oubliés pendant plus d'un siècle. Dans le domaine des sons, les œuvres mêmes d'un Bach, d'un Rameau, d'un Haendel ont subi d'émouvantes éclipses. Elles vivent cependant. Elles ont ressuscité, parce qu'elles restaient vivantes, même quand elles semblaient presque mortes.

Les chefs-d'œuvre de Saint-Saëns participeront à cette vie instable et précaire qu'on appelle l'immortalité. Toutes les fois que le public français sera digne de les faire revivre, de les comprendre et de les aimer, c'est qu'il retrouvera en lui le culte d'une Beauté vraiment conforme au génie de la France.

Adolphe BOSCHOT.

SOUVENIRS SUR SAINT-SAËNS

La France vient de perdre dans la personne de Saint-Saëns le plus grand des musiciens modernes. Je voudrais signaler à ses biographes quelques côtés ignorés de la mentalité de cet illustre maître.

Camille Saint-Saëns avait pour les sciences un goût passionné et un jugement très sûr. Je fis sa connaissance il y a une quinzaine d'années quand je publiai mon livre sur *l'Évolution de la matière*. Le maître vint alors spontanément me dire l'émotion que lui avait procurée la lecture de cet ouvrage et me soumettre quelques critiques. Elles étaient fort justes et un physicien expérimenté en cette difficile matière n'en eût pas formulé de plus précises.

Depuis cette époque nous restâmes en relations fréquentes. Dès que je publiais un livre, Saint-

Saëns l'achetait sans me laisser le temps de le lui offrir et me soumettait aussitôt ses critiques. La lettre suivante écrite au moment de la publication de mon volume *La Vie des vérités* donne, avec une idée de la précision de ses observations, quelques détails sur l'évolution, intellectuelle du grand artiste.

« CHER DOCTEUR,

« En voyant apparaître devant mes yeux un nouveau livre de vous, comment aurais-je résisté au désir de le lire ? Je l'ai lu, et je me hâte de vous dire qu'il m'a émerveillé ; c'est un miracle de pénétration et de lucidité. Vous avez éclairé les ténèbres où jusqu'ici nulle lumière n'avait pénétré.

« Il y a cependant quelque chose que je ne puis comprendre, c'est lorsque vous parlez de trois ordres de vérités inconciliables entre elles ; à moins que par « vérité » vous n'entendiez « ce qu'on prend pour vérité », auquel cas nous serions d'accord. Mais je ne puis admettre l'existence simultanée de vérités qui s'excluent.

« Il me semble aussi un peu aventuré (j'écris en tremblant ce mot en m'adressant à un génie de votre envergure) d'affirmer que le besoin de croire est indestructible dans la nature humaine. Puisque certains, comme vous et moi, ont pu s'en affranchir presque complètement et le remplacer par le besoin de savoir, pourquoi ne pas espérer que dans un avenir quelconque — très éloigné sans doute — cet état d'esprit pourra se généraliser ?

« Pour moi, très envahi par la logique mystique et très dominé par elle dans ma première jeunesse, j'ai pu suivre pas à pas l'effet destructeur sur elle de la logique rationnelle. Alors que chez tant d'autres ces deux formes logiques peuvent cohabiter, chez moi l'une a tué l'autre, même dans le domaine artistique. Vous savez comme j'ai résisté au mysticisme wagnérien, et combien on me l'a reproché, m'accusant de bruler ce que j'avais adoré, accusation absurde, car dès le premier jour, malgré mon enthousiasme juvénile pour des beautés nouvelles, j'avais refusé de faire cause commune avec les sectaires.

« Il y a certainement un domaine où les deux logiques peuvent toujours vivre ensemble sans se mêler, celui des sentiments, l'amour et l'amitié. Dans l'amour cela est de toute évidence et dans l'amitié même il y a des sympathies irraisonnées. Mais pour ce qui est des religions, je les crois destinées à disparaître. Celles des anciennes civilisations sont splendides ; depuis, elles n'ont cessé de dégénérer ; le monothéisme que

l'on prend pour un progrès est une dégénérescence, le protestantisme n'est qu'un catholicisme atrophié. Et les dernières formes du mysticisme : positivisme, collectivisme, syndicalisme, etc., quelles pauvres figures elles font à côté des religions du passé.

Vous pensez qu'un Dieu surgit toujours quand le besoin s'en fait sentir. Je ne le crois pas, du moins chez nos grandes nations civilisées, il me semble qu'il y a là un courant difficile à remonter.

« Votre admirateur et ami,

« SAINT-SAËNS. »

Avec son ton bref et ses allures peu familières, Saint-Saëns semblait doué d'un caractère difficile. On l'accusait aussi de trop admirer ses propres œuvres. Il est possible qu'il ait été parfois sévère pour des musiciens, mais en dehors de son art il était certainement l'homme le plus modeste que j'aie rencontré. On en jugera par le petit billet suivant qu'il m'écrivit, il y a quelques mois, après être venu déjeuner chez moi à la campagne avec le général Mangin et divers invités.

25 mai 1921.

« Quel délicieux déjeuner, mon cher Docteur ! des femmes ravissantes, des hommes d'élite, une chère exquise, je me croyais au Paradis.

« Auprès d'un savant tel que vous et d'un héros tel que Mangin, comme on se sent peu de chose ! Mais c'est encore une espèce de volupté !

« Votre

« SAINT-SAËNS. »

Les derniers événements avaient rendu le grand homme assez pessimiste. Voici ce qu'il m'écrivait après la lecture de mon dernier livre : *Psychologie des temps nouveaux* :

10 septembre 1920.

« CHER DOCTEUR ET AMI,

« Votre livre m'intéresse tellement que j'ai passé une partie de la nuit à m'y plonger au lieu de dormir. On ne saurait trop vous louer, on ne peut que vous admirer en regrettant que tout le monde n'ait pas votre clairvoyance et votre pénétration.

« Et quelle puissance de travail ! Et quelle clarté dans l'exposé de vos idées !

« Mais cette lecture n'est pas rassurante et l'avenir qu'elle laisse entrevoir est terrible.

« Je crois que nous voyons le commencement

de la fin. Victor Hugo intitulait un de ses recueils de poésie : *Les Chants du Crépuscule* en disant : est-ce celui du matin, est-ce celui du soir ?

« Maintenant, c'est celui du soir, il n'y a pas à s'y tromper. Heureusement pour moi je vais m'en aller bientôt, pourvu que ce ne soit pas encore trop tard !

Votre...

« SAINT-SAËNS. »

Bien que très ignorant en musique, je causais quelquefois avec Saint-Saëns de ses méthodes de travail. Elles confirmaient les idées que j'ai formulées depuis longtemps sur la puissance de l'inconscient. Pour le public un compositeur se livre à des calculs savants afin de réussir à combiner un ensemble formidable de notes.

Telle n'était pas la méthode de l'auteur de *Samson et Dalila*. Dès qu'il avait son livret il pensait de temps à autre au sujet à mettre en musique et à un moment donné l'air cherché lui apparaissait brusquement à l'esprit ou plutôt pourrait-on dire à l'oreille. Il s'empressait alors de le noter jusqu'au moment où rien n'était plus entendu. Alors il s'arrêtait jusqu'à ce que revint une nouvelle inspiration.

En résumé, disais-je un jour à Saint-Saëns, vous semblez composer un opéra comme une poule pond ses œufs.

« C'est bien cela, me répondit le grand maître. On peut évidemment, ajoutait-il, faire de la composition avec son intelligence et certains musiciens ne procèdent pas autrement, mais la musique issue de l'intelligence pure est généralement fort médiocre. »

Les psychologues n'ont pas souvent l'occasion d'observer des cerveaux d'une pareille envergure, et c'est pourquoi je saisis cette occasion pour attirer leur attention sur le rôle du subconscient dans les œuvres des grands maîtres. Je dirais volontiers que le génie est toujours fils de l'inconscient, mais, sur ce terrain, les professionnels ne me suivraient peut-être pas volontiers.

Sans insister sur le rôle de l'inconscient, et en me limitant à la simple observation des faits, je me bornerai à dire que j'ai toujours été frappé du rôle prépondérant que l'inconscient, l'intuition, si l'on préfère, jouait dans l'activité mentale de cerveaux remarquables que j'ai eu l'occasion de fréquenter. Je citerai parmi eux Camille Saint-Saëns, Henri Poincaré et Aristide Briand.

J'ai dit plus haut comment Saint-Saëns attendait que l'intuition lui dictât sa musique. Henri Poincaré procédait à peu près de la même

façon en mathématiques. Il a raconté comment lui apparaissait brusquement la solution de problèmes que son âme consciente avait inutilement cherchée.

Le cas de M. Aristide Briand est plus typique encore. Depuis bien des années j'ai l'honneur de recevoir fréquemment la visite de l'éminent homme d'Etat et j'ai pu l'interroger souvent sur les sources de ses idées politiques et de son éloquence.

Jamais, même dans les circonstances les plus graves, il n'a préparé un discours. Pour les sujets tout à fait techniques il se fait remettre les documents nécessaires et les intercale dans son discours quand l'intuition lui en montre la nécessité.

Ses discours n'étant pas préparés peuvent varier à chaque instant suivant l'effet produit sur les auditeurs.

Comment connaître cet effet que l'auditeur ne révèle souvent par aucun geste? Ici encore l'intuition reste son seul guide. Elle lui permet de lire dans l'âme des assistants et de pénétrer ainsi leur pensée.

Développer ce sujet serait maintenant inutile. Je dois même m'excuser si, à propos d'un grand artiste, j'ai été conduit à effleurer le plus compliqué des problèmes de la psychologie. Elle ne se constituera comme science que le jour où l'observation aura un peu pénétré dans ce domaine si ignoré encore.

Gustave LE BON.

LA FORCE, LE DROIT, LES INTÉRÊTS

I

En 1870-71, la Force,
En 1918, le Droit,
En 1919-21, les Intérêts!

II

Il y a quatre tiers de siècle, au seuil de la Révolution, on divisait la Nation française en trois « Ordres » ou grandes classes :

Le Clergé,
La Noblesse,
Le Tiers-Etat.

Aujourd'hui, on pourrait dire :

La Classe militaire,
La Classe politique,
La Classe productrice.

III

a) En temps de paix, la Classe militaire se prépare et attend.

La Classe politique *gouverne*,

La Classe productrice *produit et ne dit rien!*

b) En temps de guerre, la Classe militaire est en réalité à la tête du pays.

La Classe politique s'agite, mais le dernier mot appartient à l'armée.

La Classe productrice *travaille et ne dit rien!*

c) Quand il s'agit de conclure la paix et d'en assurer l'exécution, la Classe politique reprend le gouvernail.

L'armée peut conseiller, mais n'a plus le dernier mot.

La Classe productrice travaille (sous réserve des limitations imposées par la classe politique), *mais elle ne dit rien!*

IV

Au point de vue de la préparation de la guerre, la classe politique avait-elle fait tout son devoir? L'Histoire le dira!

La paix a été *négociée, conclue et poursuivie* comme exécution (?) par la Classe politique, en dehors de la Classe productrice.

Il semble bien qu'elle n'ait guère réussi, si l'on en juge par les résultats acquis jusqu'à présent.

Et pourtant, qu'il s'agisse de paix ou de guerre, les intérêts économiques jouent dans le monde un rôle considérable. — Il n'y a guère qu'en France qu'on semble l'ignorer.

V

Si cette exclusion des intérêts économiques est à regretter, qui en est responsable?

Est-ce la Classe politique, jalouse de conserver, par une sorte de roulement, le Gouvernement du Pays?

Est-ce la Classe productrice, qui s'est elle-même exclue, en se cantonnant dans son rôle économique, et en s'abstenant de participer à un Gouvernement dont elle paye cependant les erreurs et les fautes, lorsqu'il y a erreur ou faute?

VI

La Classe productrice forme le gros de la Nation, la grande majorité du Pays.

A-t-elle conscience de ses droits et de ses devoirs?

A-t-elle le sentiment du rôle considérable qu'elle joue réellement dans la vie de la Nation